

When Night is Falling
Quand les contraires s'attirent
When Night is Falling (Quand tombe la nuit) — Canada —
1995 — 94 minutes

Louise-Véronique Sicotte

Numéro 179, juillet-août 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59380ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sicotte, L.-V. (1995). Compte rendu de [When Night is Falling : quand les contraires s'attirent / *When Night is Falling (Quand tombe la nuit)* — Canada — 1995 — 94 minutes]. *Séquences*, (179), 44-45.

genre, comme ce jeu avec les ellipses et le rythme. Il possède une maîtrise absolue du cadrage et de son impact dramatique. Quand le capitaine parle au téléphone avec Simon, au début du film, McTiernan l'isole de la cohue du poste en le cadrant dans un très gros plan en téléphoto, d'abord derrière la tête, puis en effectuant un mouvement circulaire de 180 degrés autour de lui, ne laissant voir que son oreille, son nez et ses yeux. Le plan se termine de face au moment où, au bout de la ligne, Simon raccroche. Tout au long du plan, on a pu lire la tension sur le visage du policier. Voilà un très bon exemple de contrôle formel.

McTiernan exerce ce contrôle sur tous les aspects de la réalisation, faisant grand usage de mouvements rapides et de changements de mise au point qu'il affectionne particulièrement. Il crée encore une fois des situations de vols planés qu'il semble beaucoup apprécier. Il y a un moment extraordinaire, totalement invraisemblable mais purement cinématographique, où Zeus aperçoit par la fenêtre de sa voiture un jet d'eau provenant d'une bouche d'égout de laquelle McLane est éjecté dans les airs! Il n'y a que McTiernan pour avoir une idée de plan semblable. Même chose lorsque McLane et Zeus tentent de rejoindre le bateau des malfaiteurs, en s'agrippant à un fil de fer qui relie leur camionnette, toujours sur le pont, à la grue du bateau. Au bout d'un moment, la camionnette bascule en bas du pont et nos héros tombent dans le vide, au ralenti, vers le bateau. C'est le genre de scène où nos pieds poussent sur le banc devant nous.

On reconnaît là le style unique de l'auteur de *Predator* (un film sous-estimé), *Die Hard* (le premier, bien sûr) et *The Hunt For Red October*. Il donne

une bonne leçon de mise en scène à tous les aspirants réalisateurs de films d'action qui croient savoir ce qu'ils font. Je pense surtout à Renny Harlin, qui a commis *Die Hard 2: Die Harder*, dont certaines séquences (en particulier celle de l'arrivée de l'avion) sombrent dans la confusion la plus totale. Même des films aussi spectaculaires et dispendieux que *Cliffhanger* (encore Renny Harlin), *Blown Away* et *Batman Forever* s'égarent dans l'esbroufe et le tape-à-l'œil. McTiernan recupère même la technique pseudo-documentaire de la série télévisée *NYPD Blues*, avec ses mouvements à l'épaule continuels et ses recadrages disparates. Ici, il dynamise la formule en la rendant visuellement cohérente.

Tout ce qu'on pourrait souhaiter maintenant à McTiernan (et, par ricochet, à Bruce Willis) serait de trouver un meilleur sujet sur lequel investir tout ce talent, cette expertise et cette énergie. Même les comédiens ne peuvent tirer grand-chose de tels stéréotypes. Bruce Willis est toujours en grande forme, mais le personnage de McLane n'offre plus beaucoup de possibilités. Samuel L. Jackson s'en tire à bon compte avec la verve qu'on lui connaît, malgré la minceur du personnage. Quant à Jeremy Irons, il se délecte dans un rôle qui pour lui est à contre-emploi, celui du méchant de service qui se prend pour Goldfinger. Étrangement, c'est la chanteuse Sam Phillips qui, dans le rôle muet de la tueuse d'élite Katya, crée le seul véritable personnage de composition de tout le film. Sa façon de bouger, sa fragilité trompeuse et les regards glaciaux qu'elle lance à ses victimes la rendent vraiment redoutable. On dirait qu'elle a été choisie parce qu'elle ressemble à la jeune Leni Riefenstahl, la réalisatrice allemande controversée de l'époque na-

zie! Vous voyez, encore une fois, le second degré prime.

André Caron

DIE HARD WITH A VENGEANCE (Marche ou crève: vengeance définitive)

— Réal.: John McTiernan — Scén.: Jonathan Hensleigh — Photo: Peter Menzies — Mont.: John Wright — Mus.: Michael Kamen — Son: Mark Mangini — Effets Spé.: Phil Cory, Conrad Brink — Déc.: Jackson DeGovia — Cost.: Joseph G. Aulisi — Casc.: Terry J. Leonard — Int.: Bruce Willis (John McClane), Jeremy Irons (Simon), Samuel L. Jackson (Zeus Carver), Graham Greene (Joe Lambert), Colleen Camp (Connie Kowalski), Sam Phillips (Katya), Nick Wyman (Targo). — Prod.: J. McTiernan, Michael Tadross — États-Unis — 1995 — Dist.: 20th Century Fox.

When Night is Falling Quand les contraires s'attirent

L'attirance d'une femme envers une autre n'est pas ce qu'on peut appeler un sujet éculé au cinéma. Encore peu de réalisatrices connues osent porter à l'écran l'univers amoureux lesbien. Bien que Patricia Rozema ait abordé de biais ce type de relation dans son premier film *I've Heard the Mermaids Singing* (1987), elle récidive cette fois en en faisant son sujet principal.

Malheureusement, une fois l'intrigue bien amorcée le ton tourne vite à l'eau de rose. S'il est vrai que les contraires s'attirent, il y a tout de même une limite à la crédibilité de la passion entre Camille, l'enseignante conformiste et la flamboyante Petra, artiste de cirque ambulante. Il est en effet difficile de croire aux sentiments que se portent ces deux jeunes femmes. Sans doute parce que leur psychologie sommaire font d'elles des stéréotypes. Camille, que Pascale Bussières interprète avec conviction (son premier rôle en anglais) est le personnage du film le plus développé, mais son passage de la fiancée raisonnable et conservatrice à l'amoureuse lesbienne passionnée s'avère pour le moins rapide. On ne sent pas suffisamment son déchirement intérieur ni le poids de son éducation. Par contre, on découvre une actrice étonnamment à l'aise dans la langue de Shakespeare, (avec un léger accent tout à fait crédible par rapport aux origines du personnage).

De son côté, Petra, campée superficiellement par Rachael Crawford, reste malheureusement un personnage dessiné à gros traits. Énigmatique au départ, elle perd au fur et à mesure de son mystère et de sa magie par manque d'ambiguïté ou de contradiction dans la nature même du personnage.

Elle demeure jusqu'à la fin la jeune femme amoureuse sincère et sans reproches sûre de ses attraits et de ses choix. Rachael Crawford, tout comme Henry Czerny dans le rôle du fiancé Martin servent, de toute évidence, de faire-valoir à Pascale Bussières.



Samuel L. Jackson et Bruce Willis dans *Die Hard With a Vengeance*



Rachael Crawford dans *When Night is Falling*

Si l'histoire rapproche deux jeunes femmes aux antipodes l'une de l'autre, elle oppose par contre les univers auxquels elles appartiennent, ceux d'un collège calviniste et d'un cirque avant-gardiste. Là encore, la cinéaste verse dans les clichés de l'un et de l'autre. Elle brosse un portrait austère et plutôt archaïque du milieu collégial. (Entre autres, la scène de la réunion dépeint la mentalité ultra conservatrice du personnel enseignant et de la direction formant un bloc unilatéral face à Camille).

À l'opposé, les scènes du cirque, en particulier celle de la réception, renvoient l'image d'un milieu à la fois créatif et décadent. Ce contraste entre l'environnement sclérosé du collège et la liberté d'esprit et de mœurs des artistes du cirque manque de nuances. Patricia Rozema nous montre une vision manichéenne de ces deux milieux sociaux.

Certains parallèles pèchent également par excès d'évidence. Ainsi, la scène où les deux trapézistes se fusionnent à la verticale dans leur art acrobatique (les deux sœurs Steben sont fascinantes par leur synchronisation) pendant qu'à l'horizontale Camille et Petra se fusionnent dans l'acte d'aimer. Le rapprochement manque décidément de subtilité. De plus, la comparaison que fait Camille entre sa relation avec Petra et le mythe du dieu Cupidon amoureux d'une créature humaine fait, disons-le, plutôt sourire.

Malgré la minceur de son scénario, la dernière réalisation de Patricia Rozema n'est pourtant pas dénuée d'intérêts. *When Night is Falling* est avant tout un film de textures, celles des images soignées et esthétiques des corps en mouvement et celles de la trame musicale envoûtante. D'ailleurs, le film s'ouvre sur des images très sensuelles de corps féminins sous l'eau. On nage d'entrée de jeu en plein onirisme.

When Night is Falling est peut-être, après tout, victime de son trop grand sérieux et de son académisme. On n'y retrouve pas suffisamment l'humour si

rafraîchissant du premier long métrage de Rozema (*I've Heard The Mermaids Singing*) ni le fin mélange de suspense et de mystère de son deuxième (*White Room*, 1991).

Il est tentant de comparer ici le film de Rozéma avec d'autres qui traitent de la même problématique. *Anne Trister* de Léa Pool est moins explicite, il est vrai, dans la relation que vivent les protagonistes, puisque la femme d'âge mûr ne cède aux avances de la jeune peintre qu'à la toute fin du film. Cependant, on peut y voir un déchirement intérieur, une évolution psychologique crédible qu'on ne retrouve pas suffisamment chez le personnage de Camille. Sur un tout autre ton, *Gazon Maudit*, la comédie décapante de Josiane Balasko pose, quant à elle, un regard à la fois plus détaché, plus nuancé et plus touchant sur le sujet.

Patricia Rozema voulait depuis longtemps faire un film d'amour sur deux femmes. Bien qu'elle se défende de prendre parti pour un type de relation amoureuse en particulier, la fin heureuse de son long métrage, elle, est sans équivoque.

Même si le film déçoit sur plusieurs points, il faut, toutefois, souligner l'audace de la cinéaste qui a su aborder de plein fouet un sujet risqué. *When Night is Falling* reste, somme toute, un tableau sur l'amour au féminin aux couleurs chatoyantes certes, mais recouvert, hélas, d'une mince couche de vernis.

Louise-Véronique Sicotte

WHEN NIGHT IS FALLING (Quand tombe la nuit)

— Réal.: Patricia Rozema — Scén.: P. Rozema — Photo: Douglas Koch — Mont.: Susan Shipton — Mus.: Lesley Barber, Dvorak, Leonard Cohen — Son: John Hazen, Alan Geldart — Déc.: John Dondertman — Cost.: Linda Muir — Int.: Pascale Bussièrès (Camille), Rachael Crawford (Petra), Henry Czerny (Martin), David Fox (le révérend DeBoer), Don McKellar (Timothy), Tracy Wright (Tory), Clare Coulter (Tillie) — Prod.: Barbara Tranter — Canada — 1995 — 94 minutes — Dist.: Alliance.

1953



I VITELLONI

Premier grand succès de Federico Fellini, *I Vitelloni* se veut d'inspiration purement autobiographique de la part de Fellini et de ses scénaristes Ennio Flaiano et Tullio Pinelli. À cheval entre le néo-réalisme et la comédie à l'italienne, le film se présente comme une chronique mélancolique d'une époque monotone car incertaine. Qui sont ces «Vitelloni» (en italien populaire, «les gros veaux») ? «Ce sont les chômeurs de la bourgeoisie, déclare le cinéaste, des chouchous à leur mère. Mais ce sont aussi des amis à qui je veux du bien. Ils arrivent à la trentaine bien sonnée, en pérorant et en rabâchant leurs blagues de gamins. Ils brillent pendant la saison balnéaire, dont l'attente les occupe le reste de l'année...» En fait, il ne se passe rien de particulier dans ce groupe d'amis. C'est l'ennui de la petite ville, les vieilles aventures sordides qu'on se raconte lors de longues conversations nocturnes dans les rues désertes, les promenades au goût nostalgique sur la plage en hiver. Fellini a mis beaucoup de son adolescence à Rimini dans ce film qui peut être considéré avec les années comme une sorte de brouillon d'*Amarcord* (1973). D'ailleurs, certains épisodes annoncent clairement la verve corrosive et satirique des prochains films du maître, ses combats contre l'imposture et sa vibrante et pathétique poésie.

et aussi: *Contes de la lune vague après la pluie* (Kenji Mizoguchi), *Les Vacances de M. Hulot* (Jacques Tati), *The Band Wagon* (Vincente Minnelli), *Voyage à Tokyo* (Yasujiro Ozu), *Voyage en Italie* (Roberto Rossellini), *From Here to Eternity* (Fred Zinnemann), *Le Salaire de la peur* (Henri-Georges Clouzot), *Roman Holiday* (William Wyler), *Gentlemen Prefer Blondes* (Howard Hawks), *Shane* (George Stevens), *The Big Heat* (Fritz Lang), *Pickup on South Street* (Samuel Fuller).

